Moha-ou-Hammou Zaïani / *Muḥa u Hemmu azayyi*

M. Peyron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/621>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.621](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.621)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 5047-5053

ISBN : 978-90-429-2369-0

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

M. Peyron, « Moha-ou-Hammou Zaïani / *Muḥa u Hemmu azayyi* », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 32 | 2010, document M124, mis en ligne le 11 novembre 2020, consulté le 17 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.621>

Ce document a été généré automatiquement le 17 février 2022.

© Tous droits réservés

Moha-ou-Hammou Zaïani / Muḥa u Ḥemmu aẓayyi

M. Peyron

- ¹ Figure emblématique bien que sa notoriété soit contestée par certains, Moha ou Hammou a réussi par ses conquêtes à réaliser l'unité des Zaïane (*iẓayyan*, *iẓiyyan* en berbère) – importante confédération tribale amazighe du Maroc central – vers la fin du XIX^e siècle. Devenu véritable chef de guerre « féodal », avec pour capitale Khénifra*, cautionné par le makhzen, il est censé y avoir fondé un « royaume berbère » (Berger, p. 33) ; avant d'être promu à posteriori au rang de grand combattant « jihadien » face à la pénétration militaire française (Zaki & Charqi, p. 232-241). Devant laquelle, du reste, il tombera au champ d'honneur, entrant ainsi directement dans la légende. À ce chef à la fois fédérateur et visionnaire, tyran génial et généreux, l'historiographie officielle a accordé une place méritée au sein du panthéon des héros de la résistance marocaine.

Le chef de guerre féodal

- ² Connu très largement comme « Amhazoun », nom qu'honore la tradition orale locale, Moha appartient effectivement au puissant clan des Imhazane (tribu Ayt Harkat), qui, de nos jours encore, incarnent à Khénifra l'aristocratie zaïane. Son père étant décédé, âgé d'à peine 20 ans, il se trouve en butte à des puissants rivaux – les Ayt Sgougou, les Iyamine, les Bouhssoussen, les Ichqirn – qu'il doit affronter les armes à la main. Se forge alors une identité ambitieuse, entreprenante, forte. Une fois les premiers ennemis vaincus, Moha n'entend pas s'arrêter en si bon chemin. Ainsi de, fil en aiguille, de clan en tribu, d'El Borj à Agelmous en passant par Khénifra, c'est finalement la totalité de l'Azaghar zaïan qui se trouve rangée sous sa bannière. Le jeune chef s'établit à Khénifra, qui « devint une vraie capitale avec kissaria, mosquées et même cadis et adouls. » (Guennoun, p. 195).
- ³ C'est aux alentours de 1886 (Ben Lahcen, p. 40), que le sultan Moulay Hassan I, en tournée de levée d'impôts dans le Tadla, eut vent des prouesses de Moha ou Hammou. Ce denier, habilement conseillé par un marabout influent de la région, Sidi Ben Daoud

Cherkaoui de Boujaâd, se rendit au camp chérifien et fit acte de soumission officielle. Favorablement impressionné par le jeune chef amazigh et souhaitant disposer d'un relais loyaliste dans la région, le sultan le nomma caïd makhzen. Moha repart avec en prime un détachement de 300 soldats. Leur chef, sera d'abord un certain Zougatti, *qayd reha* de la garde impériale, auquel succédera le dénommé Si Qacem el-Bokhari, qui restera une quarantaine d'années au service du Zaïani (Le Glay 1922, p. 240 ; Berger, p. 42).

- 4 Désormais solidement installé à Khénifra, Moha pourra guerroyer à sa guise, tout en subjuguant des fractions réfractaires au nom du pouvoir central. Ce qu'il fera avec détermination, méthode et intelligence (Le Glay 1922, p. 221-225 ; Berger, p. 28-29 ; Guennoun, p. 184-185). Vers la fin des années 1880, cependant, sa soif expansionniste le fait lorgner au-delà de l'oued Srou, en direction des terres des Ichqirn (qu'il a combattu la veille) et des Ayt Sokhmane, tribus sur lesquelles s'exerce la tutelle spirituelle de Sidi 'Ali Amhaouch. Ce sera, sans doute, une erreur stratégique majeure. Pendant une vingtaine d'années, par Zaïan, Ichqirn et Ayt Sokhmane interposés, un conflit majeur opposera Moha ou Hammou, seigneur de l'Azaghar, à son rival invétéré Amhaouch, le « sultan des montagnes ». Il ne s'agira pas de l'un de ces très endémiques, épisodiques, voire hygiéniques conflits frontaliers qui sévissaient jadis entre tribus – successions d'escarmouches entrecoupées de trêves – permettant aux groupements d'affiner leur tactique guerrière. Mais d'une guerre « de haine » (Guennoun, p. 95) et de suprématie régionale, qui agita l'Atlas d'El Qbab à Tounfit.
- 5 Guerre qui connut des drames atroces, à l'image des razzias impitoyables menées par le Zaïani chez les Ayt Y'aqoub ou Aïssa (Ichqirn), où femmes et enfants furent massacrés en représailles après le meurtre près d'Aghbala d'un oncle du sultan. (Guennoun, p. 188 & 191 ; Ithier, p. 111). Guerre qui, à la longue, devait user les forces vives des Ichqirn et des clans zaïans du sud, au point de les affaiblir dangereusement alors que menaçait l'invasion chrétienne.

Le combattant « jihadien » fédérateur

- 6 Précisément, peu de temps après le débarquement français à Casablanca, la résistance s'organise en Chaouïa et le Zaïani, en accord avec le sultan Moulay Hafid, prenant le *jihad* à son compte, y contribue énergiquement. À maintes reprises, ses contingents s'aventurent bien à l'ouest du Tadla (Ben Lahcen, Zaki & Charqi), et tiennent tête aux Français loin de leurs bases. Boujaâd s'étant ralliée, il menace de razzier cette ville de saints qui pactise avec l'adversaire. À Botmat Aïssaoua, le 21 mars 1913, son campement est surpris par le groupement de Mangin ; le Zaïani doit décrocher (Saulay, p. 63). Ce ne sera que pour mieux préparer la défense en profondeur du pays zaïan. Inexorablement, les colonnes françaises (*Ikunur*) convergent vers Aguelmous, vers Khénifra – l'*azaḡar* zaïan est occupé.
- 7 Plutôt que d'affronter l'envahisseur en rase campagne, Moha ou Hammou mène la guérilla. Les combattants accourus à l'appel du Zaïani se montrent adeptes à ce genre d'opérations. Vingt hommes savent créer l'illusion d'une force bien supérieure en nombre en tirillant de loin, en tendant des embuscades, en refusant l'affrontement, en empoisonnant la vie de l'ennemi. En pratiquant harcèlements, décrochements et combats en retour, où, ayant entraîné un détachement français sur le terrain de leur choix, ils s'ingénient à le déborder sur les ailes, à le mettre en difficulté, au besoin

l'anéantir (Le Glay 1930, p. 100-105 ; Guennoun, p. 106-107). C'est ce qui adviendra à El Herri (*lhri*).

- 8 On est en novembre 1914. Depuis le combat meurtrier du 19 août devant Khénifra, un calme relatif est redescendu sur le pays zaïan. Avec les premières pluies, puis la neige et le froid qui sévissent dans les collines, c'est une trêve virtuelle qui tient le pays dans une sorte de léthargie. C'est ainsi que l'on perçoit les choses du côté marocain.
- 9 Au poste de Khénifra, cependant, malgré les consignes de prudence qu'il reçoit de Rabat, le chef français piaffe d'impatience. Le Colonel Laverdure, vétéran des campagnes sub-sahariennes où il s'est forgé une piètre opinion des combattants africains, brûle d'en découdre. À l'image de ses collègues sur le front européen dont lui parvient la rumeur. Or, il sait le grand chef zaïani campé à dix kilomètres de là, au sud, sur l'oued Chbouka. Il rêve d'aller le débusquer au petit matin.
- 10 Finalement il met son projet à l'exécution. Sorti nuitamment de Khénifra à la tête d'un millier d'hommes comprenant des tirailleurs sénégalais et algériens, appuyé par des mitrailleuses et de l'artillerie, il s'en va surprendre à l'aube le campement endormi du Zaïani. C'est la razzia ; des tentes sont saccagées, deux épouses du chef zaïan tuées. Moha ou Hammou, quant à lui, a le temps de s'échapper, d'organiser la riposte.
- 11 Le pillage du camp terminé, la colonne Laverdure décroche à travers un terrain tout en petites collines et ravins et cherche à rallier Khénifra. C'est alors que des combattants zaïans accourent des quatre coins du pays au bruit de la fusillade. Pendant un court laps de temps, la colonne riposte, tient tête. Puis, s'approchant en utilisant les mouvements de terrain, aux prix de pertes élevées, des nuées de guerriers submergent le dispositif français, enlèvent ou neutralisent canons et mitrailleuses. C'est la curée.
- 12 Un premier convoi de blessés français, renvoyé en arrière, réussit à passer. Puis plus rien. L'étau se resserre autour des survivants qui cherchent désespérément à regagner Khénifra. Beaucoup n'y parviendront pas. Pour ces fuyards rattrapés, la retraite désastreuse d'El Herri s'achèvera parmi les lauriers-roses de l'Oued Bouzqour, dont les eaux seront rougies par le sang, à une portée de fusil de Khénifra (Scott O'Connor, p. 155-156 ; Le Glay 1930, p. 241-249 ; Guennoun, p. 219-225 ; Guillaume, p. 159-168 ; Saulay, p. 79-80 ; Lafon, p. 56-57 ; Roux & Peyron, p. 176, Ben Lahcen, etc.).
- 13 Défaite sans appel qui démontre une fois de plus, s'il en était besoin, que les opérations préparées sur un « coup de tête » devant un ennemi redoutablement manœuvrier sont vouées à l'échec. Ce qui, une année après « l'affaire de Ksiba », consolidera la notion de « prestige de la montagne » dont se trouve désormais auréolée le combattant de l'Atlas marocain.
- 14 Conscient du rôle qu'il est à même de jouer sur le plan national, encore plus que Moha ou Saïd*, le Zaïani fait ce qu'il peut pour conjuguer son action avec d'autres chefs de la résistance. Ce sera le sens de son incursion en Chaouïa. Une fois le pays zaïan investi, Moha ou Hammou multiplie les contacts, entretient des relations suivies avec Moulay 'Abd el-'Aziz, le sultan exilé ; il n'hésite pas à se rendre à l'autre bout du Moyen Atlas pour une « conférence au sommet » avec d'autres chefs (Ben Lahcen, p. 126-127).

Le chef tyrannique mais humaniste

- 15 Moha ou Hammou est un personnage à deux facettes :

- 16 D'un côté, celle d'un être résolument dynamique, au comportement seigneurial ; d'un tyran parvenu à en imposer aux autres par la force de sa personnalité, au besoin les armes à la main. Avec comme corollaire, un appétit prononcé pour les femmes, dont il fut grand amateur. En effet, devant sa volonté, rares étaient celles qui osaient se dérober. C'était un homme typique de son temps dans une conjoncture où le dirigeant se devait d'en imposer aux autres :
- « Il était le maître de tout et de tous. Les meilleurs champs étaient à lui ou aux siens, de même que les plus beaux chevaux, les plus belles armes, les plus jolies femmes, les chiens de chasse les plus habiles. Les campements ne se déplaçaient que sur son ordre et on s'installait qu'aux endroits fixés par lui. » (Guennoun, p. 195-196)
- 17 Un autre observateur nous a laissé un témoignage édifiant à propos du faste avec lequel il nomadisait :
- « Le campement de Moha comportait tout d'abord sa grande *khima* personnelle, aux lourdes bandes noires tissées de laine et de poil de chèvre, demeure traditionnelle conforme à ses goûts et qu'il ne quitta jamais. Démontée, il fallait quatre chameaux et deux mulets pour l'emporter. » (Le Glay 1922, p. 263).
- 18 Être jaloux de son pouvoir, de ses prérogatives, il n'admet aucun rival sur son territoire, ni parmi ses voisins : d'où, sans doute, la mésentente avec son collègue Moha ou Saïd ; d'où, également, la vendetta inexorable qui l'opposera pendant deux décennies aux Ayt Sokhmane et à Sidi 'Ali Amhaouch, et dont on ne saurait trop souligner l'importance. « La rivalité de ces deux hommes devait pendant toute leur existence diviser la montagne. La venue même des Français, la lutte pour le salut commun furent impuissantes à calmer leurs dissensions. » (Le Glay 1922, p. 220)
- 19 De l'autre côté, nous avons un homme profondément humain, généreux, « sincèrement aimé de ses frères et sujets. » (Guennoun, p. 197), à l'existence bien programmée. Si l'hiver il appréciait le confort de sa kasbah, sur rive gauche de l'Oum Rbia',
- « Sitôt que pointait le printemps il repartait pour la montagne avec ses grandes rentes, et toute sa *smâla*. Il lui fallait la chevauchée, le campement qu'on déplace, la chasse, la guerre, les grands espaces, toute cette liberté, enfin, à laquelle les murailles même sont une gêne par leur épaisseur et leur immobilité. » (Berger, p. 62-63).
- 20 D'un abord rude et simple, il savait engager la conversation avec le plus humble de ses sujets. Sachant se contenter au besoin d'une poignée de dattes et dormant à même le sol sous la *taxamt* du transhumant. Sachant, à l'occasion, se montrer bon prince, accueillant envers les *imdyazn* (troubadours) et autres hôtes de passage ; faisant égorger en leur honneur une cinquantaine de moutons (Berger, Le Glay : Guennoun, p. 197).
- 21 Il va de soi que cet homme réunit un ensemble de qualités, nécessaires à la survie en des temps troubles, qui en font un être d'exception. À la fois administrateur et guerrier, il sait organiser, déléguer, rendre la justice. Les mesures prises par Moha pour développer l'élevage local rendront célèbres le mouton zaïan dans le pays tout entier (Le Glay 1922, p. 228). De l'insignifiante bourgade de Khénifra il fera sa capitale : nœud routier, centre caravanier, pôle administratif du pays zaïan et grand marché desservant la zone de piedmont. Même s'il a été contraint d'abandonner celle-ci dès 1914, pendant les sept années qui suivront, marquées par son combat contre l'envahisseur chrétien depuis le fin fond de ses collines, son ombre planera sur la ville (Roux & Peyron, p. 130). Après sa disparition, et bien longtemps après, elle sera associée à son souvenir de façon impérissable.

Dénouement

- 22 Irréductible jusqu'au bout, entouré d'une poignée de fidèles, l'*amḡar* vénéré reste dans sa *taxamt*, tapie au fond de quelque vallon. Par son exemple, par son aura de vieux baroudeur, il insuffle l'énergie nécessaire à ces proches pour qu'ils tiennent bon dans la misère des campements en plein hiver. Pour qu'ils n'hésitent pas à entreprendre, le printemps venu, à la tête de leurs troupeaux décimés par l'ennemi, quelque pointe de transhumance en direction de l'*azaḡar* zaïan qui leur reste largement interdit (Ben Lhacen, p. 150). Episode pathétique, héroïque, où, appuyant leurs hommes, de simples femmes et enfants tenaillés par la faim continuent à vaquer à leurs tâches quotidiennes, pastorales, agricoles ou autres, à espérer, à l'instar de leur chef, que les nouvelles du front européen annonceront sous peu la défaite, puis le départ de l'envahisseur.
- 23 Moha ou Hammou, lui, ne désarme point, entendant lutter « jusqu'à l'usure des sabres » (Saulay, p. 87), tout en demeurant
 « ... intransigeant, [...] fuyant comme un mouflon traqué vers les sommets inhabitables. Il songe orgueilleusement à la mort sans honte qui, mettant un terme à ses jours douloureux, le fera entrer dans la légende. » (Vial, p. 122).
- 24 Et c'est ce qui adviendra le 27 mars, 1921. Atteint d'une balle, il meurt au combat d'Azlag-n-Tzemourt, près de Taoujjalt, (Guennoun, p. 199). Selon Berger (p. 136), c'est en chargeant avec ses cavaliers qu'il aurait été blessé mortellement au cou ; d'après Vial (p. 123), il est foudroyé pendant un échange de feu avec des Zaïans soumis qui razzient son camp. Peu importe. Partout en montagne la nouvelle de sa mort est accueillie avec stupéfaction et tristesse.
- 25 Son fils Hassan, fera sa soumission au Général Poeymirau, le 2 juin, 1920, et rendra à cette occasion les mitrailleuses et autres trophées capturés lors de la bataille d'El Herri (Berger, p. 127 ; Saulay, p. 111). Il est alors promu pacha des Zaïans, avec son frère Amharoq (Amahroq) comme khalifa (Bidwell, p. 40). Un troisième frère, le fougueux Bou'azza, s'est également rallié. À la tête d'une petite troupe de cavaliers triés sur le volet, il partira quotidiennement en maraude sur les marches de l'Atlas, cherchant noise aux dissidents, jusqu'au jour où ceux-ci auront raison de lui au combat de Tagouzalt (Guennoun, p. 270-272). Quant à Amharoq, dorénavant installé dans le camp makhzénien, il mènera au combat la cavalerie zaïane pendant les ultimes campagnes de l'Atlas jusqu'au Tazigzaout et au-delà d'Imilchil. Ainsi, malgré la mort du héros emblématique, si la tradition orale fustige le ralliement aux Français des fils de Moha ou Hammou (Roux & Peyron, p. 130-131), l'influence du Zaïani se fera encore longtemps sentir dans la région. Du reste, c'est de la lignée d'Amharoq que sera née une Tamhazount, qu'épousera en son temps Hassan II, père de l'actuel souverain du Maroc, Mohammed VI.

BIBLIOGRAPHIE

BEN LAHCEN M., *Moha ou Hamou Zayani : l'âme de la résistance marocaine à la pénétration militaire française dans le Moyen Atlas (1908-1921)*, Fès, Imp. Info-Print, 2003.

BERGER F., *Moha ou Hammou le Zaïani*, Marrakech, Éd. De l'Atlas, 1929.

GUENNOUN S., Cne., *La montagne berbère : les Aït Oumalou et le pays zaïan*, Rabat, Omnia, 1933.

GUILLAUME A., *Les Berbères marocains et la pacification de l'Atlas central (1912-1933)*, Paris, R. Julliard, 1946.

ITHIER J.-A., Lieut., « Étude sur un petit groupement berbère du Cercle d'Azilal ; les Ayt Wanergui (Ayt Daoud ou 'Ali des Ayt Sokhman », poste des AI, Za. Ahansal, 1947. Cf. *Catalogue des archives berbères du « Fonds Arsène Roux »*, (H. Stroomer & M. Peyron, eds.), Cologne, Rüdiger Köppe Verlag, 2003, p. 109-110.

LAFON M., « Quelques aspects de l'œuvre et de la personnalité de Maurice Le Glay », *Visages du Maroc, Dossier n° 1*, (M. Lafon & al., eds.), Rabat, Alliance Franco-Marocaine, 1992 (p. 53-63).

LE GLAY M., *Récits marocains de la plaine et des monts*, Paris, Berger-Levrault, 1922.

LE GLAY M., *Les sentiers de la guerre et de l'amour*, (roman), Paris, 1930.

PEYRON M., « Combattants du Maroc central, une résistance morcelée (1912-1933) », *AWAL, Cahiers d'études berbères*, n° 16, 1997, p. 25-42.

ROUX A. & PEYRON M., *Poésies berbères de l'époque héroïque Maroc central (1908-1932)*, Aix-en-Provence, Édisud, 2002.

VIAL J., *Le Maroc héroïque*, Paris, Hachette, 1938.

ZAKI M. & CHARQUI M., *Maroc : colonisation et résistances 1830-1930*, Coll. Histoires et lectures politiques, Rabat, Imp. Beni Snassen, 2008.

INDEX

Mots-clés : Biographie, Chef, Colonisation, Histoire militaire, Maroc, Moyen-Atlas